

# Nicolas Eymerich, inquisiteur

Valerio Evangelisti

Roman traduit de l'italien par Serge Quadrupani

**LA VOLTE**

**LA VOLTE** *Nicolas Eymerich, inquisiteur* VALERIO EVANGELISTI

## Nicolas Eymerich, inquisiteur

::  
Conception graphique : Stéphanie Aparicio  
Illustration de couverture : Corinne Billon  
::  
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « Inquisition » (pour la couverture)  
et « LaVolte » (pour l'intérieur), polices exclusives dessinées par Laure Afchain.  
© Tous droits réservés.  
::  
© 1994 Arnoldo Mondador Editore S.p.A., Milano.  
© 1998, Editions Payot & Rivages pour la traduction française de Serge Quadrupani.  
© Editions la Volte — 2011  
Dépôt légal septembre 2011  
i.s.b.n : 9782917157152  
Numéro 0-24  
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

d'autres images, d'autres textes vous attendent sur [www.lavolte.net/](http://www.lavolte.net/):

*Cherche à comprendre qu'il n'y a rien qui puisse circonscrire l'incorporel, rien de plus rapide et de plus puissant, tandis qu'au contraire, c'est l'incorporel qui, de tous les êtres, est le non-circonscrit, le plus rapide, le plus puissant. Cherche à comprendre de cette manière, et à en tirer par toi-même l'expérience. Ordonne à ton âme de se rendre en Inde, et elle sera plus rapide que ton ordre ; commande-lui encore de passer dans l'océan et de nouveau, elle y sera rapidement, non comme si elle avait voyagé d'un lieu à un autre, mais comme si elle était déjà là. Ordonne-lui de voler haut dans le ciel et elle n'aura pas besoin d'ailes : rien ne peut lui faire obstacle, ni la flamme du soleil, ni l'éther, ni la révolution du ciel, ni les corps des autres astres, mais, en labourant tous les espaces, elle volera jusqu'au dernier des corps célestes. Si tu voulais encore te forcer un passage hors de l'univers lui-même et contempler ce qu'il y a au-delà (s'il y a quelque chose), cela aussi serait possible.*

Hermès Trismégyste, *Corpus Hermeticum*, XI

Le professeur Tripler sortit avec circonspection du Robert Lee More Building, siège du département d'Astrophysique de l'Université du Texas. Il scruta les allées du campus en s'attardant sur les haies et les petits groupes d'étudiants, puis il se mit en marche d'un pas rapide, en jetant sans cesse des regards autour de lui.

Mais il ne s'était pas aperçu qu'un jeune homme aux cheveux très noirs, à la barbe épaisse et bouclée, était sorti aussitôt après lui, une expression déterminée sur le visage, et s'était mis à le suivre en se déplaçant d'un côté et de l'autre chaque fois qu'il bougeait la tête.

Quand ils furent arrivés à un croisement, le jeune homme cessa cette curieuse pantomime et, accélérant le pas, toucha l'épaule de Tripler.

— Bonjour, professeur ! lança-t-il à pleins poumons.

Tripler sursauta si fort qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Ah, c'est vous, murmura-t-il avec une grimace. Ce matin, je craignais que vous ne me manquiez.

Le jeune homme éclata de rire.

— Vous savez bien que je ne vous lâcherai pas tant que vous n’accepterez pas de m’écouter. C’est une situation récurrente dans le cinéma et dans la littérature.

— Dans le mauvais cinéma et la mauvaise littérature, répliqua Tripler d’une voix aigre. Allons, jeune homme, finissez-en avec cette farce. Je vous ai déjà dit que je n’ai pas de temps à vous consacrer.

— Vous me l’avez dit hier, avant-hier et toute la semaine dernière. Aujourd’hui est un autre jour.

— Cela vaut encore pour aujourd’hui. Vos histoires ne m’intéressent pas. Le jeune homme prit une expression obstinée.

— Et alors, je continuerai à venir à vos leçons, à fréquenter les mêmes bars et les mêmes restaurants que vous, et à me trouver sur votre route.

— Vous voulez que j’appelle la police ?

— Vous l’avez déjà fait il y a deux ans, et vous voyez le résultat. Ce n’est pas le genre de menace qui peut m’arrêter.

Tripler poussa un grand soupir.

— Je comprends. Maintenant, vous vous attendez que je prononce la phrase fatidique : « Si je vous écoute, vous arrêterez de me tourmenter ? »

— Exact.

— Et quelle est votre réponse ?

— Peut-être.

— Vous avez gagné. Suivez-moi.

Maussade, mais aussi quelque peu amusé, Tripler reprit le chemin du More Building. Tandis que l’ascenseur les emportait dans les étages, il ne prononça pas un mot. Ce fut seulement quand il se retrouva dans son bureau, assis derrière une table encombrée de papiers, que, après avoir longuement observé le jeune homme, il se décida à l’apostropher.

— Asseyez-vous, monsieur... je ne me rappelle pas votre nom, mentit-il sans vergogne.

— Frullifer. Marcus Frullifer.

— Écoutez, monsieur Frullifer, il vaudrait peut-être mieux que je vous arrange une rencontre avec le professeur Wheeler, le chef de notre département...

— Non, merci. L’expert des questions temporelles, c’est vous. Et c’est avec vous que je veux parler.

Tripler passa le pouce et l’index sur ses moustaches rousses.

— Et pourtant, quand vous êtes venu chez moi la première fois, il y a deux ans, j'ai été très clair. Je considère vos recherches démentielles et dénuées de tout intérêt pour la communauté scientifique. Vous devriez vous adresser à un parapsychologue, ou à un mystique quelconque. Ici, nous nous occupons de physique.

Frullifer ne se laissa pas le moins du monde désarçonner. Il se pencha sur son fauteuil.

— Il y a deux ans, je ne faisais que les premiers pas. Ce n'est que maintenant que j'ai pu compléter ma théorie, et elle est si organique et cohérente que je ne crains plus aucune critique. Tout cela grâce à Dobbs, naturellement.

— Dobbs ? Qui est-ce ?

— Adrian Dobbs, philosophe et mathématicien à Cambridge. (Frullifer se gratta la barbe, touffue au point de lui recouvrir la moitié du visage.) Peu de gens s'en souviennent et pourtant ce fut lui qui, en 1965, énonça le premier la théorie des psytrons. Oh, sous une forme très imparfaite, mais...

— La théorie des psytrons ? l'interrompit Tripler. Jamais entendu parler. Écoutez-moi, monsieur Frullifer, vous êtes vraiment en train de perdre votre temps.

— Mettons-nous d'accord, professeur, dit le jeune homme d'une voix si agressive que Tripler en fut légèrement effrayé. Vous me laissez parler sans m'interrompre et je serai aussi bref que possible. Oh, naturellement, vous pourrez me poser des questions...

— Vous êtes trop bon.

— Mais non, je vous en prie. Alors, vous acceptez ?

Tripler jeta un coup d'œil à la pendule au mur. Il poussa un grand soupir.

— D'accord, j'accepte. Mais dépêchez-vous, vraiment.

Frullifer se leva et se dirigea vers le tableau noir.

— Où allez-vous ? demanda Tripler.

— Les physiciens se parlent à travers le tableau noir.

— Oui, c'est vrai, les physiciens le font, mais d'abord, vous devez me persuader que vous en êtes bien un. Revenez vous asseoir et exposez-moi votre pensée avec des mots. Après, nous verrons.

L'air malheureux, Frullifer se laissa retomber sur son fauteuil. Il regarda les cimes des arbres qu'on découvrait depuis la vaste baie vitrée et observa un instant de silence, comme s'il rassemblait ses idées. Puis, il commença :

— Vous vous en souviendrez, tout a débuté avec le principe d'indétermination d'Heisenberg. Cette histoire des photons qui tantôt se comportent

comme des corpuscules et tantôt comme des ondes, suivant qu'on les observe ou pas, ne m'a pas du tout convaincu.

— Elle ne convainc personne, mais c'est ainsi, dit Tripler en écartant les bras.

— Laissez-moi continuer. Mon intuition initiale fut qu'il pouvait y avoir une interférence de la pensée humaine. Une sorte de champ, créé par le cerveau, qui interférerait avec le mouvement des photons et en modifierait la nature. Si vous vous souvenez de notre premier entretien...

— Je m'en souviens très bien. Quand vous m'avez tenu ces propos, je vous ai fait jeter dehors.

— Et vous avez bien fait, répondit Frullifer d'une voix qui se faisait humble. Ma théorie était vraiment absurde. Mais pas l'intuition sur laquelle elle se basait. À l'époque, je n'avais pas encore lu Dobbs...

— En fin de compte, qui est ce Dobbs? l'interrompit Tripler, impatient.

— Je vous l'ai déjà dit. Un mathématicien anglais. Dobbs, fasciné par la mathématique quantique, a émis l'hypothèse de l'existence des psytrons. Des particules semblables aux neutrons, excitées par l'activité cérébrale humaine et projetées d'un cerveau à l'autre. Dans un langage plus moderne, nous pourrions parler de faisceaux d'énergie du champ psychique qui se comportent comme des particules. Une idée géniale, vous en conviendrez.

Tripler secoua la tête.

— Dobbs avait-il jamais vu un de ces... psytrons?

— Et vous, avez-vous jamais vu un quark, ou une saveur? rétorqua Frullifer qui se pencha sur le siège, en agrippant le rebord du bureau. Soyons sérieux. Certains phénomènes ne sont pas repérables par l'observation directe, mais par l'examen de leurs conséquences. Quand je lus Dobbs, je compris tout de suite qu'il avait trouvé la solution. C'étaient les psytrons qui interféraient avec les photons, en modifiant leur propre nature lorsqu'on les observait. Et non le « champ » dans lequel je m'étais embourbé jusqu'alors.

Sous les moustaches de Tripler se dessina un large sourire.

— Je crains que vous ne vous soyez trompé de lieu pour vos divagations, jeune homme. C'est justement le directeur de notre institut, John Wheeler, qui a démontré que les photons changent de nature également lorsqu'ils sont émis d'un quasar, c'est-à-dire des millions d'années-lumière avant que naisse quelqu'un capable de les observer. Quand ils traversent une lentille gravitationnelle, c'est comme s'ils savaient déjà qu'un jour quelqu'un les observerait.

— Précisément, lança Frullifer avec l'expression satisfaite de quelqu'un à qui l'on vient de servir le mets de roi auquel il aspirait depuis longtemps. Et le professeur Wheeler soutient que les photons n'ont pas de nature bien définie, avant que quelqu'un les observe. Mais la théorie des psytrons de Dobbs permet de contourner cette conclusion paradoxale. Certes, pas dans la forme où elle fut originellement formulée. Mais moi, j'y ai travaillé et maintenant, je peux...

Ennuyé, Tripler leva une main.

— Avant de poursuivre, expliquez-moi en détail votre théorie. Autrement, vos références tomberont dans le vide.

Frullifer hocha la tête, très sérieux.

— Très bien. Dobbs avait raison, il n'y a pas de doute. Le cerveau humain émet des particules, et ce sont ces particules qui interfèrent avec les mesures quantiques. Mais si les psytrons existent – et je suis en mesure de démontrer qu'ils existent –, de quoi sont-ils composés ? Ils doivent avant tout avoir une masse très petite, de l'ordre de celle qu'on suppose aux neutrinos. Dans le cas contraire, leur interaction avec la matière serait forte, et on la remarquerait dans la vie quotidienne. En outre, ils doivent voyager à une vitesse très supérieure à celle de la lumière.

Tripler éclata de rire.

— Il est impossible de croire que vous avez étudié la physique. Rien ne voyage à une vitesse supérieure à la lumière.

— C'est vous qui vous trompez, rétorqua Frullifer, prenant la mouche. Avez-vous jamais entendu parler des bradions et des tachyons ? Chaque jour, dans les laboratoires du monde entier, on observe des particules qui voyagent plus vite que la lumière. Pour ne pas parler de ce qui advient dans les quasars.

Tripler parut irrité par le ton insolent du jeune homme.

— Les vitesses supralumineuses auxquelles vous faites allusion apparaissent dans un milieu donné. Mais rien ne peut dépasser la vitesse de la lumière dans le vide.

— Mais où est le vide ? gronda Frullifer en retour. Puis il allongea la main : Restons-en à notre accord, laissez-moi poursuivre.

— Entendu, je vous laisserai poursuivre. Mais permettez-moi de vous avertir. Il ne se passe pas un mois sans que se présente dans cet institut quelque jeune génie qui prétende nier la théorie de la relativité.

Tripler ouvrit le tiroir le plus bas du bureau et en tira un paquet de feuilles qu'il agita en l'air.

— Regardez ces mémoires. Ils sont tous de ce calibre. Et vous savez ce que j'en fais ? Je les collectionne pour en rire le soir avec les amis, devant un verre de bière. Donc, si vous êtes un promoteur de l'éther, de la flogistique ou d'autres sottises de ce genre...

Une expression offensée se peignit sur le visage barbu de Frullifer.

— Mais je ne nie nullement la théorie de la relativité ! protesta-t-il. Écoutez-moi. Admettez un instant, un instant seulement, que les psytrons de Dobbs existent vraiment. Admettez qu'à l'état quantique, ils atteignent des vitesses supralumineuses...

— Et pourquoi donc devraient-ils voyager plus vite que la lumière ?

— Parce que tous les cas avérés de transmission de la pensée à grande distance ont vu des communications instantanées.

Tripler fronça ses sourcils roux.

— Transmission de la pensée ? Mon ami, vous vous aventurez sur des thèmes qui mettent en rage des gens tels que moi ou n'importe quel scientifique.

— Alors, laissons tomber la télépathie. Postulons simplement que les psytrons excités ont une vitesse supralumineuse. Que leur arrive-t-il, dans le mouvement ? C'est simple. En vertu justement de la théorie de la relativité générale, leur énergie devient infinie. Elle devient donc une énergie *imaginaire*, qui n'est pas de cet univers. Et quand les psytrons rejoignent le corps attracteur, c'est-à-dire les neurones du cerveau récepteur, nul temps ne s'est en fait écoulé, parce que dans l'imaginaire, qu'on pourrait faire coïncider avec ce qu'on appelle l'inconscient collectif, le temps n'existe pas.

Tripler en resta bouche bée, abasourdi par la désinvolture de son interlocuteur. Il réussit seulement à demander :

— Et cela a un rapport avec le paradoxe de Wheeler ?

— Oh, mais oui ! répondit Frullifer, triomphant. Je vous ai déjà dit que les psytrons devaient avoir une masse, même très réduite, comme celle attribuée aux neutrins. Si les psytrons projetés forment un faisceau, les premiers, dont l'énergie tend à l'infini, en viennent à avoir aussi une masse et une densité infinies. Ils produisent donc une distorsion spatio-temporelle, dans laquelle tombent les derniers, ceux qui sont le plus en arrière du processus, en somme ceux qui sont en *queue* du faisceau. Certains de ceux-là sont tirés dans le passé, avec leur charge d'informations, qui est identique à celle des premiers. Voilà pourquoi les photons émis par un quasar savent déjà, si je puis m'exprimer ainsi, qu'un jour quelqu'un

les observera. (La voix du jeune homme passa de l'enthousiasme à la prudence.) Je sais, le sujet ne vous plaît guère, mais permettez-moi d'ajouter que le processus que je vous ai décrit explique aussi accidentellement la plus grande partie des phénomènes de précognition et de métempyscose.

Tripler se passa le dos de la main sur le front, comme pour essuyer une invisible sueur. Il secoua la tête et regarda de nouveau la pendule.

— Je préfère ne pas faire de commentaires. Une unique observation, monsieur Frullifer. Si j'ai bien compris, vous proposez une explication personnelle des phénomènes quantiques. Mais moi, je suis avant tout un astrophysicien. Pourquoi être venu me voir, moi ?

— Parce que si vous admettez l'existence des psytrons de Dobbs, l'astrophysique entière en sera bouleversée. Je répète : bou-le-ver-sée, insista Frullifer en accompagnant son affirmation d'un geste tranchant de la main. Je me suis demandé : d'où viennent les psytrons ? Est-ce le cerveau qui les crée ? Non, naturellement, rien n'est créé à partir de rien. Les psytrons existent déjà, dans leur état fondamental. Les synapses cérébrales se limitent à les charger d'informations et à les exciter, en leur donnant la vitesse dont je vous parlais.

— Et où seraient-ils donc, ces psytrons ? Attachés au plafond ?

— Ils sont partout, exactement comme les neutrins. Les filets neuronaux en capturent un certain nombre, donnant forme à l'individualité et à la pensée suggestive. Mais les psytrons sont présents à tous les angles de l'univers. Et même, c'est justement leur masse qui empêche l'univers de s'effondrer.

Tripler oscillait entre l'ennui, l'irritation et l'amusement, sentiments contrastés qui trouvèrent à s'exprimer par un ricanement sarcastique.

— Donc, selon vous, les psytrons seraient la fantomatique « matière noire » ?

— Bravo ! Je vois que vous commencez à comprendre, s'exclama Frullifer, qui n'avait pas saisi l'accent ironique du scientifique. L'ensemble des psytrons que, personnellement, j'appelle Psyché, baigne l'univers tout entier, avec plus ou moins de densité suivant les zones. C'est sa masse, ajoutée à celle des neutrins, qui évite le collapsus de l'univers. Mais les psytrons ont encore quelque chose que les neutrins ne possèdent pas : un bagage d'informations, un peu comme les bits en informatique. Mais je ne voudrais pas devenir trop obscur.

— Vous l'êtes depuis le début.

Tripler se pencha à travers le bureau, en donnant à son visage une expression très sérieuse.

— Maintenant, répondez à une question décisive. Avez-vous des preuves expérimentales de ce que vous soutenez ? Ou bien s'agit-il seulement de vos élucubrations personnelles ?

Frullifer sourit avec assurance.

— Bien sûr, que j'ai des preuves. Au moins trois, et toutes les trois irréfutables.

— Vraiment ? Énoncez-m'en au moins une.

— C'est très simple. L'expérience de Michelson.

Tripler abattit la paume de la main sur le bureau, si fort que quelques feuilles descendirent en vol plané vers le sol.

— Vous êtes fou ! L'expérience de Michelson-Morley a été le plus célèbre ratage de l'histoire de la physique ! Même les enfants le savent !

Frullifer ne fut pas troublé le moins du monde.

— Mais je ne parle pas de l'expérience Michelson-Morley de 1904, je parle de l'expérience Michelson-Gale de 1925, qui renouvelait la tentative de Sagnac en 1913. Ces deux dernières, qui répétaient celle de Michelson et de Morley à une échelle adéquate, rencontrèrent un succès total. Elles démontraient que la lumière, sur son chemin, rencontre un milieu qui la ralentit. Sauf que Sagnac gardait encore à l'esprit l'éther, alors que Michelson avait perdu toute certitude. Ils ne pouvaient savoir que le milieu existe en effet, mais que ce n'est pas l'éther. C'est la Psyché, c'est-à-dire la grande mer des psytrons.

Tripler s'appuya, épuisé, sur le dossier du fauteuil.

— Ce serait ça, les preuves ? Attention, ma patience atteint ses limites.

— Non, je vous ai dit qu'il y a d'autres preuves ! cria Frullifer. Puis, s'efforçant de garder une voix calme : La preuve évidente, sous les yeux de tous, c'est le déplacement vers le rouge, le *redshift* des galaxies.

L'expression de Tripler passa de la morosité à la stupéfaction.

— Mais que dites-vous là ? Le *redshift* démontre seulement que les galaxies s'éloignent les unes des autres !

— C'est ce que croient les partisans du Big Bang, mais il s'agit bel et bien d'une escroquerie. Pas le Big Bang en soi, mais le fait que le *redshift* en soit la preuve. Le déplacement vers le rouge se produit parce que, sur les grandes distances, la lumière perd de l'énergie, se voyant amortie par la matière dont sont remplis les espaces cosmiques. Et cette matière est la Psyché.

— J'espère que vous avez fini ! aboya Tripler.

— Non, il y a la troisième preuve, la plus déterminante.

— Et qui serait ?

— La radiation cosmique de fond.

Tripler leva les yeux au ciel.

— Mais ça aussi, c'est une preuve du Big Bang !

— Faux, répliqua Frullifer, catégorique. Si tel était le cas, la radiation de fond des micro-ondes serait non homogène, alors qu'elle est uniforme dans toutes les directions. Et ne venez pas me dire que le *Cosmic Background Explorer* a relevé des difformités dans un quasar. Elles sont tellement négligeables qu'elles peuvent aussi bien dépendre du moyen d'observation. Ne vous moquez pas de moi.

Quelque peu piqué au vif, Tripler contint son impatience.

— C'est un vieux problème. Quelle explication fourniriez-vous alors ?

— Elle est très simple. Si la Psyché a un pouvoir d'amortissement de l'énergie radiante, elle doit posséder un pouvoir analogue d'absorption. Ce qui signifie qu'elle est réchauffée par la lumière. Voilà pourquoi la radiation cosmique est identique partout. (Frullifer observa une pause pour reprendre son souffle.) Comme vous voyez, professeur, je vous ai offert une explication logique unique des paradoxes quantiques, du problème de la « matière noire » de l'univers, du *redshift* des galaxies, des mécanismes de l'activité cérébrale et même des phénomènes extrasensoriels. Le tout sans contredire la relativité générale et les autres postulats de la physique.

— Je vois, commenta Tripler sur un ton absent.

— Je me suis permis de synthétiser pour vous ma découverte... la mienne et celle de Dobbs, naturellement... dans un modèle mathématique tensoriel, que vous pourrez examiner tranquillement.

Frullifer se pencha en avant pour fouiller sous son pull-over, au bas du dos. Il en tira un exemplaire très chiffonné de *Speculations in Science and Technology*.

— Malheureusement, comme vous voyez, c'est seulement en Australie que j'ai trouvé des gens pour accepter de publier mes travaux. Mais, avec votre aide...

— Vous voulez mon aide ? Bien sûr. Attendez un instant, j'appelle un de mes collaborateurs.

Tripler se leva, ouvrit la porte, se pencha dans le couloir et fit signe à quelqu'un.

— Venez vite.

Un instant après, apparut sur le seuil un géant musculeux portant l'uniforme des vigiles. Tripler lui montra Frullifer du doigt.

— Mike, jetez dehors cet idiot. Et faites en sorte qu'il ne m'importune jamais plus.

Une expression désespérée se peignit sur le visage de Frullifer, alors que le géant le soulevait quasiment du sol pour le traîner au-dehors. Il lui fallut un moment pour crier :

— Vous commettez une erreur ! Vous ne savez pas quelles applications cela peut entraîner ! Un jour viendra où le ciel sera sillonné d'astronefs psytroniques, et tout le monde reconnaîtra que je...

Tripler écouta la voix s'éteindre dans la cage d'escalier. Puis il prit la revue en la tenant à distance comme s'il touchait quelque chose d'infect. Il secoua la tête et posa le périodique dans le tiroir des lettres extravagantes.

## *Malpertuis – L'embarquement*

*Déposition anonyme, conformément aux prescriptions des lois internationales, devant la commission internationale de Carthagène le 14 novembre 2194, durant la session consacrée au voyage de l'astronef psytronique Malpertuis.*

Vous me demandez un compte rendu succinct de ce qui s'est passé durant la malheureuse expédition de l'astronef *Malpertuis*. Je vous préviens que je ne pourrai me montrer très bref. Au cas où je m'étendrais trop, interrompez-moi ; mais il y a des détails que je ne puis négliger, parce que je mentirais si je disais que j'ai compris tout ce qui s'est passé.

J'ai vingt-neuf ans et je suis né à Liverpool. Avec le *Malpertuis*, j'effectuais mon sixième embarquement, mais c'était le premier à bord d'un astronef psytronique. Mes voyages précédents, je les avais effectués à l'intérieur du système solaire, sur des véhicules commerciaux qui ravitaillaient les stations spatiales en orbite autour de Deimos et des lunes de Jupiter.

Le *Malpertuis* arborait les couleurs rouge et noir de la République libérale de Catalogne, mais il devait s'agir d'un pavillon de complaisance. Le bâtiment appartenait en fait à un cartel de petites compagnies, dont aucune n'était catalane. Les conditions d'embauche semblaient en tout cas bonnes, et me poussèrent à ne pas considérer la mauvaise réputation qui d'ordinaire entoure les astronefs psytroniques.

Le jour de l'embarquement, je fus stupéfait de voir la quantité de navettes qui s'élevaient du spatioport de Ceuta, choisi comme lieu de départ par les armateurs, peut-être pour ses tarifs douaniers particulièrement intéressants. L'équipage du *Malpertuis*, à en juger d'après le nombre de navettes, devait être d'au moins mille unités, soit dix fois plus que celui du plus gros des astronefs

sur lesquels j'avais voyagé. J'étais vraiment curieux de voir à quoi ressemblait le *Malpertuis*, qui nous attendait ancré au large de la lune, au centre d'un banc particulièrement riche de Psyché.

Par pur hasard, on me fit monter sur la navette qui transportait les trois Guides psytroniques de réserve. Le Guide en chef n'était pas là, celui qu'on appelle communément le Médium (même si l'utilisation de ce terme, comme chacun sait, est rigoureusement interdite). De lui, je savais seulement qu'il s'appelait Sweetlady, qu'il était abbé de l'ordre des Babusquins et qu'il jouissait d'une très mauvaise réputation. Mais les trois Guides de réserve – deux hommes et une femme – étaient eux aussi de curieux personnages. Ils appartenaient à une race indéfinissable, certainement orientale, mais à la peau plus obscure que celle des Chinois, et chuchotaient entre eux dans une langue absolument incompréhensible. Ils restaient toujours regroupés loin de nous, les membres de l'équipage. Aux rares qui osaient les interpeller, ils renvoyaient un coup d'œil stupide, vaguement indigné, avant de tourner la tête de l'autre côté. Malgré ce comportement, les officiers commandant la navette semblaient les traiter avec grand respect, au point de les admettre dans leur mess, rigoureusement interdit au commun des mortels. Je ne sais ce qu'ils ont pu se raconter durant le dîner, mais la conversation ne dut pas être particulièrement intéressante.

Je m'aperçois que je m'égare un peu. Bien. Le voyage jusqu'au *Malpertuis* dura trente-cinq heures, une durée normale. Je découvris que bon nombre de mes compagnons avaient déjà voyagé sur des astronefs psytroniques, mais un seul d'entre eux, un Norvégien aux bras musculeux couverts de tatouages, avait eu l'abbé Sweetlady comme Médium.

— Tiens-toi au large de ce type, me murmura-t-il pendant que nous consommions nos rations au dortoir. C'est une créature infernale.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demandai-je avec un peu d'inquiétude.

— Tu comprendras tout seul. C'est l'individu le plus crasseux et dégoûtant qu'il me soit jamais arrivé de rencontrer. Personne n'imaginerait qu'il s'agit d'un abbé, s'il n'en portait pas l'habit. Mais comme Médium, il est très fort, peut-être le meilleur.

J'aurais voulu lui demander d'autres détails, mais une course soudaine vers le pont me fit comprendre que notre but était en vue. Je me précipitai moi aussi. Quand, par l'étroit hublot au sommet de la navette, je réussis à voir le *Malpertuis*, j'en eus le souffle coupé. Le fond étoilé du ciel disparaissait

presque entièrement sous une silhouette obscure, si grande qu'on se demandait spontanément où on avait pu construire le vaisseau.

Son aspect général rappelait une raffinerie, ou en tout cas un énorme complexe industriel suspendu dans le vide. Ce qui l'en différençait était la quantité de pinacles, au-dessus et au-dessous du soubassement, semblables à de gros clous à tête étroite. Bien que je ne connaisse pas grand-chose en matière d'astronefs psytroniques, je savais qu'on les appelait des « bobines Frullifer ». Si j'avais pu ouvrir leur corps cylindrique, j'y aurais vu des réseaux extrêmement complexes de fils baignant dans une solution de sodium, de potassium et de chlore. Là où les fils se soudaient entre eux, existait un grand nombre de petits réservoirs dans lesquels on faisait arriver, à travers un faisceau de minuscules tubes entrelacés, des substances liquides aux noms mystérieux : acétylcholine, sérotonine, histamine, glycoïcole, dopamine... Je ne sais à quoi servent tous ces produits. Mais je sais qu'il en existe un trafic clandestin, géré par de douteuses organisations internationales. Mais vous aussi, vous connaissez ces choses.

Le débarquement dura des heures, en raison du grand nombre de navettes qui devaient accoster l'une après l'autre à l'entrée des corridors pressurisés qui flottaient dans le vide et y déverser leur chargement humain. De la salle de décontamination, on accédait directement au pont principal, le plus grand que j'aie jamais vu. Il y régnait une lumière si faible que, jusqu'à ce que nos yeux s'y fussent accoutumés, nous fûmes contraints de nous déplacer à tâtons. Le froid était intense, signe que les armateurs avaient bien réfléchi à économiser sur tout ce qu'ils jugeaient superflu :

— Heureusement, les voyages psytroniques ne durent jamais longtemps, marmonna le Norvégien, qui m'avait dit s'appeler Thorvald.

Le commandant Prometeos nous attendait au bout du pont, sur cette sorte de terrasse surélevée qu'on appelle communément le « château », en souvenir des anciens voiliers. Son aspect était celui d'une vraie brute, avec de petits yeux, une mâchoire proéminente et une tignasse sauvage qui lui arrivait à la ceinture. Il tenait ses grosses mains velues agrippées à la rambarde et semblait nous scruter avec un mépris non dissimulé. Contrairement à toutes les habitudes, il ne nous adressa aucun discours de bienvenue et, à peine étions-nous réunis qu'il nous tourna le dos et s'en fut à ses propres affaires.

Ce fut le premier officier Holz, un type énergique et à l'air sagace, qui lut en anglais puis en espagnol la liste des chefs d'équipe et de leurs tâches respectives.

Tandis qu'il parlait, il fut rejoint sur le château par un homme de basse stature, vêtu d'un froc qui autrefois avait dû être blanc mais qui à présent paraissait tout constellé de taches.

— Regarde, c'est l'abbé Sweetlady, me chuchota Thorvald, non sans une certaine révérence. Mon Dieu, quel monstre !

Tout d'abord, le jugement me sembla d'une dureté exagérée. Le physique du personnage était tout à fait normal, hormis un estomac excessivement proéminent. Quant au visage, dominé par un nez gonflé de capillaires vermillon, il me sembla marqué par une nature bonhomme, impression qu'accroissait une bouche lippue perpétuellement figée dans un sourire radieux.

L'abbé demeura les bras croisés à quelques pas du premier officier, en nous contemplant comme si nous étions ses fils. Les trois Guides de réserve se hâtèrent de monter sur le château pour le rejoindre. Sweetlady les salua d'un signe d'entente muet.

Quand le sieur Holz eut terminé, nous savions être 1 024 divisés en douze équipes, avec des quarts de quatre heures alternant avec quatre heures de repos. Six équipes étaient affectées à l'arrimage de la cargaison, ce qui semblait vraiment extravagant. Mais aucun de nous ne savait de quelle cargaison il s'agissait. Assurément, si l'on nous avait informés, beaucoup d'hommes auraient demandé à débarquer immédiatement. En tout cas, tous ceux de religion chrétienne, hébraïque ou musulmane.

Les chefs d'équipe procédèrent à l'appel. Dépourvu de toute espèce de qualification, j'avais été assigné à une des deux équipes vouées à la manutention ordinaire. Je dus prendre congé de Thorvald qui, familiarisé avec les bobines de Frullifer, avait été intégré dans le groupe qui s'occupait de leur alimentation, dans un tout autre secteur de l'astronef.

Mes nouveaux compagnons ne m'enthousiasmèrent pas. Il s'agissait pour l'essentiel de très jeunes Philippins, à leur premier ou second embarquement, qui ne connaissaient que leur propre langue, un espagnol à l'accent très étrange, et le peu de jargon astronautique indispensable pour comprendre les ordres. Le chef d'équipe était un Italien taciturne, nommé Schenoni, tenu autant que nous dans l'ignorance de la durée et de la finalité de l'expédition. Le fait qu'il fût à son quatrième voyage psytronique me reconforta, mais il n'y eut pas moyen de se faire expliquer ce qui nous attendait.

— Tu le verras par toi-même, me dit-il irrité, puis il feignit de ne pas comprendre mon anglais et s'enferma dans le silence.

Le logement qu'on nous réservait était un dortoir unique, sombre comme une crypte. Là aussi, nos armateurs avaient en apparence recherché la plus rigoureuse économie. Le froid était si pénétrant que nos bouches émettaient des nuages de vapeur et les couvertures qu'on nous distribuait, usées et trouées, semblaient provenir de chez un fripier. Les appareils hygiéniques individuels ne donnaient aucune garantie d'étanchéité. Même les armoires étaient rouillées et il fallait forcer pour qu'elles s'ouvrent en grinçant.

— N'ayez pas peur, dit Schenoni en riant, quand il entendit monter la rumeur de nos plaintes, le voyage que nous allons faire ne nécessite aucun confort. Au besoin, je demanderai au Médium d'améliorer quelques détails, une fois que nous serons en vol.

La dernière phrase me parut obscure mais, surtout, je fus surpris que Schenoni utilise avec désinvolture un mot – Médium – notoirement interdit sur tous les astronefs, et surtout sur les vaisseaux psytroniques. Pour la première fois, je me demandai si la mission du *Malpertuis* était tout à fait légale. Le soupçon m'en était déjà venu lorsque j'avais remarqué l'absence totale de femmes à bord, à l'exception de l'Orientale qui faisait partie du groupe des Guides. Mais j'en avais alors conclu que, s'agissant d'une expédition conduite par un abbé, celui-ci avait voulu étendre à l'équipage la règle conventuelle.

Nous eûmes deux heures pour ranger nos affaires et nous reposer. Au-dessus de tous les lits, presque collés les uns aux autres, pendaient des globes métalliques d'où s'échappait une tresse de fils tordus et minces, semblables à des cheveux résineux. Schenoni nous expliqua qu'il s'agissait de « neuro-attracteurs », prévus pour transmettre aux bobines Frullifer l'image de notre Psyché. Il ajouta que si nous les abîmions, nous voyagerions mutilés ou sous forme de monstres grotesques.

Je contemplai avec un peu d'inquiétude cette espèce de scalp accroché au-dessus de ma tête, puis le sommeil me gagna et je dormis jusqu'à ce que la cloche annonce le premier quart sur le pont.

CHAPITRE I  
La citerne de l'Aljaferia

Le ciel de Saragosse s'illuminait de myriades d'étoiles, si brillantes et en rangs si serrés qu'Eymerich ne put se retenir de lever la tête. Un frisson étouffa dans l'œuf son émerveillement. Ce n'était pas une nuit à perdre du temps en contemplations. Il resserra son habit blanc autour de son corps maigre et pressa le pas.

La tour de brique qui abritait le tribunal et les prisons de l'Inquisition était adossée à la muraille, haute et puissante au point d'écraser les tourelles semi-cylindriques qui surgissaient à ses côtés. Eymerich renvoya un salut hâtif aux quatre sentinelles assises autour d'un feu de camp et franchit d'un pas nerveux la porte d'entrée.

L'odeur saumâtre provenant de la citerne souterraine le prit à la gorge. Tous savaient que durant la peste qui avait sévi quatre ans auparavant, alors que les hommes mouraient en masse dans tout l'Aragon, de nombreux cadavres avaient été jetés dans les eaux obscures de ce puits gigantesque. Par la suite, le père Agustín de Torrelles, inquisiteur général, avait fait recueillir les dépouilles déformées des morts pestiférés et enfumer à plusieurs reprises l'étroit corridor conduisant à la citerne. Mais une odeur étrange, pénible et pénétrante, demeurait pour rappeler la tragédie de ces jours passés.

Eymerich monta le petit escalier, surveillé par quelques gardes, qui conduisait aux prisons et poursuivit jusqu'au deuxième étage. Un très jeune dominicain vint à sa rencontre avec empressement.

— Enfin, père Nicolas ! Le père Agustín ne cesse de vous demander.

— Où est-il ?

— Il a voulu que nous le portions dans la salle des audiences, à côté de la cheminée. Mais ne vous approchez pas trop. L'*infirmarius* n'a aucun doute. C'est la peste noire.

Eymerich haussa les épaules.

— J’y ai déjà survécu une fois. Conduisez-moi à lui.

Le jeune homme s’inclina légèrement et tira le rideau pendu à une porte basse en fer à cheval, de style mauresque. D’abord, Eymerich ne s’aperçut de rien. La grande salle dans laquelle il entra, ornée de stucs et de fresques, était illuminée d’une torche unique. Puis, il vit un grabat, disposé devant une cheminée dans laquelle dansait un faible feu. À grand-peine, il réussit à distinguer une silhouette mince enveloppée dans une masse de couvertures. Une petite forme obscure était agenouillée à son côté.

D’un pas involontairement hésitant, il s’approcha.

— Bonsoir, père Agustín, dit-il ensuite.

Le corps emmitouflé ne bougea pas. Mais la personne à genoux leva la tête, révélant une chevelure d’une éclatante blancheur qui débordait par touffes de sous le voile noir, et un visage rugueux de vieille femme.

— Je ne sais pas si mon frère peut vous entendre, murmura-t-elle. De temps à autre, il reprend connaissance, mais le plus souvent, il râle ou semble dormir, comme maintenant. Peut-être vaut-il mieux que vous reveniez plus tard.

— Non, non, fit une tête jaunâtre, complètement chauve, qui émergea soudain de sous les couvertures.

Les yeux, énormes et fiévreux, étaient cernés ; la bouche semblait une cavité sans dents ni lèvres.

— C’est moi qui ai fait venir le père Nicolas, dit le malade, dans un filet de voix. Placez-vous près de la cheminée, que je puisse vous voir. Ne vous approchez pas de moi.

Pendant que le vieillard parlait, Eymerich fut assailli par une atroce puanteur de chair en décomposition. L’idée de ce qui se cachait sous ces couvertures lui procura une horreur profonde, qui s’exprima dans un frisson violent. Mais il s’efforça de dissimuler sa répugnance.

— J’ai été malade moi aussi, père Agustín. Il y a quatre ans. Maintenant, je suis immunisé contre la... Mais il n’osa prononcer le mot.

— ... contre la peste, compléta le vieillard. Je sais, vous avez survécu à la grande épidémie de 1348. C’est justement pour cela que je vous ai fait venir. Quel âge avez-vous ?

— Trente-deux ans. Le père Agustín soupira, tirant de ses poumons un bruit de raclement.

— Vous êtes bien jeune, en vérité. Et pourtant, vous êtes le plus âgé des membres du tribunal. Tous les autres sont morts et, cette nuit, je mourrai moi aussi, ajouta-t-il avec un léger frisson.

Eymerich éprouva un sentiment d'impatience aigu. Il lui semblait voir la maladie planer au-dessus de ce galetas comme une vapeur malsaine. Il ne supportait pas les corps fragiles, rougis par l'infection. Il aurait voulu courir à l'air libre, mais il s'efforça de donner à sa propre voix un timbre de sympathie.

— Comme j'ai guéri moi, vous pouvez guérir vous aussi, père Agustín. D'autant plus que l'épidémie s'est éteinte depuis un moment. Les cas de peste sont rares cette année, et souvent bénins.

Le vieillard s'agita un peu. Il plissa les yeux.

— La peste ne disparaîtra pas, parce que ses causes sont encore vivantes. Quant à moi, si vous pouviez voir ce qui se cache sous ces couvertures, vous comprendriez que c'est une question d'heures. Je me suis déjà confessé deux fois.

Un instant, Eymerich redouta que le malade ne fût sur le point de se libérer des linges et de lui montrer ses plaies. Il combattit l'horreur qui l'étreignait en feignant de s'intéresser au feu.

— Pourquoi gardez-vous la flamme si basse ? demanda-t-il à la femme sur un ton sévère. Où sont les domestiques ?

Il esquissa un geste vers le tisonnier mais un mouvement brusque du vieillard le retint.

— Non, père Nicolas. L'excès de chaleur me coupe la respiration. Et puis, cela ne sert à rien. J'ai froid à l'intérieur.

Il ferma les yeux et les rouvrit lentement.

— Allons, nous avons peu de temps. Je dois vous parler de choses importantes. Mettez-vous à la lumière et écoutez-moi avec attention.

Eymerich se redressa et se plaça sur le côté de la cheminée, bras croisés.

— Quand Dieu m'aura rappelé à lui, le royaume d'Aragon restera sans inquisiteur, poursuivit le malade, d'une voix proche du murmure. C'est pour cela que je vous ai appelé. Vous serez le nouvel inquisiteur général.

Eymerich tressaillit, stupéfait.

— Mais ce n'est pas possible. Les dispositions de Sa Sainteté Clément V...

— Oui, je sais. Elles fixent un âge minimum de quarante ans. Mais dans tout l'Aragon, il ne reste pas un seul dominicain de cet âge ayant l'expérience du Saint-Office. Et s'il y a une chose que nous devons éviter, c'est que l'Inquisi-

tion passe aux mains des franciscains. La confier à ces ignorants reviendrait à la remettre dans les mains du roi, qui a un franciscain pour confesseur.

Eymerich hocha la tête.

— Je comprends. Mais je doute que le pape approuve ma nomination.

— J'ai déjà pris les devants. Vous souvenez-vous de ce gentilhomme français devenu abbé bénédictin, qui fut notre hôte pendant quelque temps ?

— Le seigneur de Grimoard ?

— Exact. Maintenant, il est légat et c'est un des hommes les plus en vue d'Avignon. Nous nous sommes écrit. Il se souvient de vous. Il fera les démarches opportunes auprès de Clément VI.

Eymerich secoua la tête.

— Même s'il réussissait, le roi Pierre n'accepterait pas. Le droit de patronage lui permet de proposer lui-même les ecclésiastiques.

Les couvertures qui enveloppaient les membres du pestiféré furent secouées avec vigueur. Eymerich recula légèrement, craignant une crise ; mais le vieillard se limita à extraire des draps une main décharnée et jaunâtre. Il pointa le doigt :

— Écoutez-moi, dit-il en s'efforçant d'élever la voix, les yeux plissés par la colère. Ici, nous ne parlons pas d'ecclésiastiques, mais d'inquisiteurs. Des gardiens suprêmes de la foi, y compris contre les hérésies des puissants. Il n'y a pas de roi, d'empereur ou de prince qui leur soit supérieur. Nous obéissons au pape et à personne d'autre.

Il eut un accès de toux, bref et très violent.

— Mon Dieu, j'ai la bouche si sèche. Pourquoi me mettez-vous ainsi en colère ?

Eymerich fronça les sourcils.

— Ce n'était pas mon intention, père Agustín. Mais je crains vraiment que les rapports avec le roi ne soient pas faciles.

— Et alors, faites-lui peur, rétorqua-t-il avec un frémissement des muscles labiaux. Mais procédez par ordre. Quand vous sortirez d'ici, vous irez dans ma chambre. Vous trouverez le brevet provisoire que je vous ai préparé, par lequel je vous nomme mon successeur, dans l'attente de la confirmation papale. Vous trouverez aussi trois bulles pontificales : *Ad abolendam*, *Ut Inquisitionis* et *Ad extirpendam*. Dès demain, vous vous présenterez au *Justicia* avec le brevet et les bulles.

— Il ne me recevra pas. Il nous est encore plus hostile que le roi.

— Il vous recevra, si vous savez vous faire valoir. Vous lui montrerez les bulles et lui récitez vos prérogatives. Il ne pourra refuser.

Eymerich secoua la tête.

— Vous êtes très confiant, père Agustín.

Le vieillard ne releva pas.

— Vous irez ensuite voir l'évêque, mais cela ne doit être qu'une pure formalité, sans aucun acte de soumission de votre part. Quand ensuite vous rencontrerez le roi, si vous avez l'occasion de lui parler seul à seul, rappelez-lui le dernier entretien qu'il a eu avec moi. Expliquez-lui que je vous ai chargé de poursuivre l'enquête.

— Quelle enquête ?

Le père Agustín fut secoué par un nouvel accès de toux, cette fois si long et si violent que la sœur se dressa, alarmée. Mais il l'éloigna d'un geste. Puis il reprit, les yeux pleins de larmes.

— Ce sont vraiment mes derniers instants. Seigneur, donne-moi la force de finir !

Il fixa intensément Eymerich.

— Père Nicolas, ce château est maudit, cette terre est maudite. Nous avons vaincu les Maures, mais nous avons permis qu'ils vivent parmi nous, en même temps que d'autres infidèles de tout acabit. Le roi lui-même recourt aux conseils des Juifs. Vous rendez-vous compte que l'Aragon n'est pas encore chrétien ?

Les yeux d'Eymerich coururent de l'architecture mauresque de la voûte aux mosaïques complexes voilées par l'obscurité de la salle, et dont les couleurs rouge et or apparaissaient et disparaissaient au gré de la flamme dansante.

— Je souffre comme vous de cette aberration, dit-il sèchement. Pierre IV est trop tolérant.

— Il y a pire. Entre les femmes de cette ville...

Le vieillard s'interrompit, bouche béante. Ses membres se mirent à trembler, secouant toute la paillasse. Il tenta de se dominer mais sa voix lui échappa comme un hurlement étranglé :

— Mon Dieu ! Laisse-moi finir ! Je t'en prie !

La sœur se pencha sur le corps maigre et l'étreignit, comme si elle voulait en réprimer le tremblement. Elle fixa Eymerich :

— Seigneur, je vous en conjure, allez chercher le médecin, les domestiques, quelqu'un.

— Non !

Avec un effort inénarrable, le vieillard se dégagea de l'étreinte. Et ce faisant, il rejeta les couvertures, révélant un corps squelettique, mal recouvert d'une chemise ensanglantée. Les aisselles étaient couvertes d'excroissances noirâtres, horribles à voir. Le pus et le sang coulaient abondamment.

— Non ! Il doit savoir ! Je ne veux pas... je dois lui raconter... Mon Dieu ! Mon Dieu !

Une odeur de putréfaction, de chair décomposée s'échappa du grabat, d'une intensité palpable.

Submergé d'horreur, Eymerich eut un mouvement pour fuir la pièce mais les paroles suivantes du vieillard le contraignirent à rester.

— Écoutez ! hurle le père Agustín, tendant les bras. La citerne... Ce qu'il y a dans la citerne... C'est comme ça que je l'ai découvert... Les femmes, les femmes du lac... Brûlez-les, brûlez-les ! Avant qu'il ne soit trop tard. Avant que...

Soudain le vieillard retomba sur la paillasse. Une bave obscure se forma sur ses lèvres. Il eut un râle violent, puis s'immobilisa, les yeux exorbités.

La sœur éclata en sanglots et enfonça la tête au bord du grabat. Eymerich contempla quelques instants la scène, involontairement soulagé à l'idée que l'agonie était finie. Puis il traversa la salle à grands pas, soudain pressé de respirer un air non pollué. Dans le corridor, il vit un frère convers debout dans un coin, qui attendait peut-être des ordres.

— Le père Agustín de Torrelles est mort, dit-il sèchement. Où sont les chanoines ?

— Ils chantent matines.

— Va tout de suite les avertir. Qu'ils cessent leur litanie et accourent. Si l'on a besoin de moi, je suis au dernier étage, dans la cellule du père Agustín. Mais que l'on ne me dérange pas sans motif valable.

Le jeune homme sembla un peu étonné de cet air autoritaire que la position hiérarchique d'Eymerich ne justifiait pas ; néanmoins, il s'inclina légèrement et s'éloigna en hâte.

Eymerich savoura brièvement l'air humide du couloir. Rassemblant les pans de son habit, il monta deux volées de marches.

Le dernier étage de la tour comprenait une salle à la voûte en croix, totalement dépourvue de fresques, et une série de petites cellules. Les chapiteaux aux architraves des portes et les décorations du plafond avaient été martelés avec une fureur méthodique. N'en restaient plus que de gros reliefs et d'informes ornements géométriques auxquels une couche de chaux avait ôté les

dernières traces de leur ancienne perfection. Deux coffres et un gigantesque crucifix noir constituaient l'unique mobilier.

Eymerich marcha vers l'une des cellules et en poussa la porte avec une circonspection involontaire. L'intérieur était plongé dans l'obscurité. Il retourna dans la salle pour décrocher une des torches qui en noircissaient les parois et l'accrocha au seul support fixé dans le mur de la cellule. Puis il regarda autour de lui.

La pièce comprenait un lit, un coffre et une très petite écritoire. Luxes impensables dans un monastère où chaque moine – et l'abbé lui-même – devait partager avec ses frères le moindre moment de sa vie, repos compris. Mais les membres des ordres mendiants, dominicains et franciscains, n'étaient pas soumis à ce genre de contrainte. Et puis l'inquisiteur possédait des secrets dont lui seul devait porter le poids ; et Eymerich qui, pourtant, vivait hors du château de l'Aljaferia, jouissait du privilège d'une cellule toute à lui, dans le petit prieuré sur l'Èbre où il logeait. Du reste, il ne se serait jamais adapté au partage de son espace avec d'autres. Le souvenir du grand dortoir du noviciat lui restait comme un cauchemar récurrent.

Tout de suite, il vit sur l'écritoire les papiers qui l'intéressaient. Il les parcourut rapidement. Rédigé en latin et en catalan, le brevet lui attribuait le plein effet de la succession du père Agustín, et il n'y manquait que le sceau du pape. Quant aux bulles, c'étaient des copies manuscrites des actes par lesquels les pontifes du siècle précédent avaient défini le pouvoir des inquisiteurs et l'avaient étendu jusqu'à le soustraire à tout contrôle. Mais il y avait aussi une instruction que le père Agustín n'avait pas mentionnée, intitulée *Canon Episcopi*, et composée de quelques feuilles de parchemin. Eymerich l'enroula avec les autres et glissa le rouleau dans la petite besace fixée au cordon de sa tunique. Puis il remplaça la torche dans l'entrée et descendit l'escalier.

L'idée de revoir le corps pourrissant de l'inquisiteur général lui était intolérable. Il haïssait toute forme d'imperfection physique, mais il haïssait surtout la maladie, la sienne comme celle des autres. Quand la peste l'avait frappé, quatre ans plus tôt, il s'était enfermé dans sa cellule et avait refusé toute aide. Montrer aux autres ses faiblesses le bouleversait plus encore que la mort. Recroquevillé dans un coin, il avait attendu la fin pendant six jours, en se nourrissant de pain et d'eau. Puis, la fièvre disparue, il était sorti comme si de rien n'était, dédaignant les félicitations et les commentaires. Il savait que beaucoup l'estimaient mais que peu l'aimaient vraiment. Mais il ne tenait pas à être aimé.

Au deuxième étage, il rencontra le doyen, bouleversé.

— Père Nicolas ! Par bonheur, vous êtes là. Personne ne veut toucher le cadavre du père Agustín. Ils ont peur de la contagion.

Eymerich haussa les épaules, agacé.

— C'est votre problème. Menacez-les, contraignez-les, que sais-je ? J'ai bien autre chose à faire.

Les traits du doyen se figèrent.

— Père Nicolas ! Je dois vous rappeler que vous me devez obéissance.

— Plus maintenant, répliqua Eymerich avec un vague sourire. Le père Agustín m'a nommé son successeur. C'est vous qui me devez obéissance.

Le doyen, stupéfait, tenta de répondre ; mais déjà Eymerich descendait en hâte les marches, les pans de la tunique blanche serrés sur son estomac. Une sorte de nouvelle dignité semblait étirer la silhouette longiligne, aggravant encore la sévérité courroucée du visage. Le doyen secoua la tête et retourna auprès de ses compagnons, anxieux de rapporter la nouvelle.

Parvenu au rez-de-chaussée, Eymerich demeura indécis devant le couloir qui conduisait à la citerne. Après les paroles prononcées par le mourant, il aurait voulu jeter un coup d'œil à ce bassin démesuré et dénicher la trace des mystérieuses découvertes mentionnées par le père Agustín. Mais il éprouvait la crainte irrationnelle que l'air infecté du deuxième étage ne se répande d'un instant à l'autre dans la tour entière, en se mêlant aux miasmes exhalés par les eaux souterraines. Non, mieux valait sortir tout de suite à l'air libre.

Il était en train de passer devant l'un des deux piliers qui soutenaient la voûte, quand il perçut du coin de l'œil un mouvement rapide derrière lui. Il pivota d'un coup, à temps pour voir le bout d'une robe sombre disparaître dans la galerie qui donnait accès à la citerne. Un instant plus tard, la torche qui éclairait la galerie de l'intérieur s'éteignit, transformant son entrée en une caverne obscure.

Eymerich regarda autour de lui à la recherche de gardes, mais le vestibule était vide. Alors, il s'approcha avec précaution du corridor et y lança un regard. Il ne réussit pas à y distinguer quoi que ce fût. Mais il sentit la présence, à l'autre bout du passage, de quelqu'un qui, dans l'ombre, épiait ses mouvements. Il lui sembla aussi percevoir la blancheur fugace d'un visage très pâle, aux traits incertains, tout de suite absorbé par l'obscurité. Un frisson intense, qu'il ne put dominer, lui monta le long de l'épine dorsale.

— Qui va là ? cria-t-il, pour vaincre son propre trouble.

Personne ne répondit. Mais il entendit, très loin, une respiration bruyante, comme si la personne qui se cachait dans l'ombre avait retenu son souffle jusque-là.

Eymerich était convaincu de n'avoir peur de rien. Mais ce bruit léger provoqua chez lui une frayeur inattendue, qui pendant quelques instants altéra le rythme de ses battements cardiaques. En hâte, il gagna la sortie en s'efforçant de se reprendre. Ce fut seulement quand il se retrouva à l'extérieur qu'il se retourna et vit les gardes serrés autour du feu.

— Capitaine, dit-il à l'officier du groupe, je crois que quelqu'un se cache dans le corridor de la citerne. Pouvez-vous y jeter un coup d'œil ?

— Certainement, mon père, répondit le militaire en saisissant son épée et en se levant.

Quand ils entrèrent dans le vestibule, la lumière était revenue dans la galerie. L'officier s'y engagea, tandis qu'Eymerich attendait sur le seuil, à nouveau sûr de lui, mais gardant le souvenir douloureux de la frayeur éprouvée quelques instants auparavant.

Au bout d'un bref moment, l'officier réapparut.

— Il n'y a personne, père, mais j'ai trouvé ceci, dit-il en tendant à Eymerich un bout de tissu vert. Très curieux.

Eymerich examina avec attention le chiffon.

— On dirait un étui, ou plutôt un bonnet. Un bonnet de nouveau-né.

Il plissa le front :

— Avez-vous entendu parler récemment d'objets trouvés dans la citerne ?

— Récemment ? Non. Mais considérez que d'ordinaire, je garde les appartements royaux. C'est le premier soir où je suis assigné à la tour.

— Merci, capitaine. *Laudetur Jesus Christus.*

— *Semper laudetur*, mon père.

Eymerich s'enveloppa dans la cape noire qui recouvrait sa tunique et abaissa le capuchon sur son front. Au travers d'une arche, il lança un regard à l'édifice gothique occupé par la cour, qui surplombait le corps central de l'ancienne mosquée. Depuis peu, Pierre IV avait transporté ses royaux quartiers dans cette construction de style mauresque, et la conversion au gothique de l'ensemble était loin d'être achevée. Symptôme indirect d'une société dans laquelle les peuples, les cultures et les religions se superposaient sans s'intégrer, au grand dépit des inquisiteurs et des défenseurs de la suprématie chrétienne.

L'immense porte de sortie était surveillée par une foule de soldats. Eymerich se fit reconnaître puis mit le pied sur le gigantesque soubassement de pierre sur lequel se dressait l'Aljaferia. Les matines avaient sonné depuis un moment, et la nuit était humide et silencieuse. Seule la limpidité du ciel annonçait la chaleur qui régnerait le lendemain.

Tandis qu'il marchait en direction de l'Èbre, le long de la route herbeuse protégée des voleurs et réservée aux gentilshommes de la cour, il oscillait entre l'orgueil et la préoccupation. Son caractère dur, dissimulé, peu enclin à l'exhibition, l'avait empêché de rechercher toute charge officielle. Il préférait exercer une secrète influence en demeurant dans l'anonymat, même s'il se vexait vivement lorsque ses mérites n'étaient pas reconnus ou se voyaient attribués à d'autres. Mais l'exercice du pouvoir n'était pas pour lui déplaire ; et le pouvoir d'inquisiteur général, depuis un siècle, outrepassait celui de n'importe quel autre prélat, cardinaux compris.

Sa crainte majeure était de trop se découvrir, surtout dans une situation complexe comme celle que vivait, en cet automne 1352, le petit mais puissant royaume d'Aragon. Le roi Pierre IV, dit le Cérémonieux à cause de sa passion pour les rituels compliqués, tolérait de moins en moins les limites imposées à son pouvoir par les particularités aragonaises. Il était l'unique souverain de la terre à subir la surveillance d'un magistrat qui, de fait, lui était supérieur, appelé le *Justicia de corte*, et auquel il avait fait acte de soumission lors du couronnement. Le *Justicia* protégeait les droits de la noblesse, auparavant coalisée dans l'*Unión* entre Saragosse et les grandes villes, et garantie dans une législation très détaillée, fondée sur les *fueros* et sur le *privilegio general* de 1283.

En 1348, année décisive dans l'histoire du royaume, Pierre IV avait défait les nobles et brûlé le protocole de l'*Unión* ; mais il n'avait pu se libérer du *Justicia*, ni abroger les *fueros*. Pire encore, lors d'une cérémonie particulièrement humiliante pour son orgueilleux caractère, il avait dû jurer obéissance au magistrat devant les *Cortes*, l'organe consultatif qui regroupait les représentants des ordres militaires, chevaleresques, ecclésiastiques, des *richshomens* et de la bourgeoisie urbaine. Pour augmenter l'irritation du souverain, déjà aggravée par cette mortification, la peste avait surgi, qui lui avait arraché sa première femme, sa fille Maria et une petite-fille.

En 1352, une fragile tranquillité semblait s'être installée dans le royaume d'Aragon et sur les royaumes subalternes qui le composaient : la Catalogne, la Sicile et Valence. Mais l'hostilité de la noblesse envers Pierre IV perdurait, et

ce dernier la leur rendait bien, sans s'en cacher. Agustín de Torrelles, rejeton d'une des plus illustres familles aragonaises, en avait fait les frais. Les dominicains qui, pourtant, s'étaient toujours abstenus de prendre parti et avaient longtemps joui des faveurs de la cour, étaient tombés en disgrâce, et avec eux l'Inquisition qu'ils géraient. En outre, l'abandon de la pauvreté avait gravement affaibli leur popularité. Depuis quelques mois, le roi Pierre s'était choisi un confesseur franciscain, et avait commencé à faire pression sur Avignon pour que le Saint-Office fût confié aux franciscains. Mais, jusque-là, sans obtenir aucun résultat.

Ce qui troublait Eymerich, c'était d'hériter de la charge du père Agustín – en admettant qu'on la lui reconnaisse – justement au moment où le crédit de l'Inquisition tombait à son plus bas et où l'obstacle franciscain prenait des proportions gigantesques. Sans compter que les plus proches conseillers du souverain étaient hébreux et qu'ils détestaient de toutes leurs forces l'Inquisition dominicaine.

Mais Eymerich ne redoutait pas seulement ces nombreuses circonstances contraires à sa nomination. De par sa nature profonde, il détestait devoir s'exhiber, parler en public. Ses seuls moments de bonheur, il les connaissait lorsque, enfermé dans sa cellule aux murs éclatants de blancheur et obsessionnellement récurés, il pouvait savourer des rêves de gloire qui, dans la réalité, lui étaient interdits par son aversion envers la vie en société. Ou lorsque, en coulisse, il réussissait à manœuvrer les situations et les personnes pour les faire concorder avec ses très complexes desseins.

La sérénité de la nuit, froide et tranquille, ne réussit pas à tempérer ses préoccupations. Quand il arriva au petit prieuré dont il était l'hôte – une construction blanche, simple et quadrangulaire, adossée à la grosse tour mauresque appelée la Zudra – il était dans un état d'esprit incertain et en proie à une énorme fatigue. Il enjamba quelques mendiants qui dormaient devant la façade, enveloppés dans leurs couvertures lacérées, et tira un grand coup sur la cordelette qui pendait devant l'entrée, faisant résonner une clochette.

— Le père Agustín est mort, dit-il au père portier qui vint lui ouvrir, tout ensommeillé à cause de l'heure tardive.

— Oh, mon Dieu ! Dois-je éveiller les autres ?

— Inutile. On s'occupe déjà de lui.

Il prit la chandelle allumée que le frère lui tendait et entra dans le prieuré.

Sur ses jambes qui faiblissaient, il traversa le minuscule patio, entra dans sa propre cellule et se jeta sur la planche de bois qui lui servait de lit, sans ôter sa tunique ni sa cape. Quelques minutes plus tard, il dormait d'un sommeil agité. C'était la première fois depuis de nombreuses années qu'il omettait de prier avant de se coucher.

Il s'éveilla peu avant tierce, soit beaucoup plus tard qu'à son habitude. Le prieur, un petit vieillard toujours sur les routes à haranguer les pécheurs de ses prédications truculentes, lui accordait de telles licences à la fois parce que Eymerich était l'unique hôte de la maison qui appartint à l'Inquisition, et parce que ses périodiques accès de colère, si contrôlés qu'ils fussent, lui glaçaient souvent le sang. Du reste, la présence d'Eymerich au prieuré – petite filiale de la maison mère dominicaine de Toulouse – se limitait aux heures nocturnes, et même dans les rares moments de communion avec ses frères, son mauvais caractère était proverbial.

Quand il sortit dans le patio, un soleil brûlant surchauffait déjà les toits de bois, de paille et d'ardoise de Saragosse. Deux domestiques, qui conversaient entre eux dans un coin, lui adressèrent un bref salut. Il leur répondit distraitement et rejoignit la conciergerie.

— Où est le prieur ? demanda-t-il au frère portier.

— Il est allé à l'Aljaferia. La mort du père Agustín l'a profondément troublé. Avez-vous déjeuné ?

Eymerich secoua la tête et passa le petit portail de fer forgé. Les briques rouges des maisons semblaient absorber avec volupté la chaleur que la nuit, plutôt dure, leur avait refusée. Autour de la masse imposante de la Zudra, c'était jour de marché. Un parfum intense de clou de girofle, auquel se mêlaient l'arôme des épices et d'autres effluves moins plaisants, remplissait l'air. Une foule colorée et bruyante s'attroupait autour des étals et des tentes dressées par les paysans, en grande partie des Maures, et pataugeait dans le purin épais qui depuis les tours glissait dans l'Èbre, entraînant les débris de légumes et toutes sortes d'immondices. Barbes hébraïques, turbans musulmans, sayas chrétiennes se fondaient en un unique torrent humain, vociférant en au moins trois langues et un nombre encore supérieur de dialectes. Mais par-dessus tout, on voyait partout des mendiants des deux sexes et de tout âge, qui se traînaient par groupes ou restaient assis au bord de la route et de la fange, en chantant, en implorant ou en montrant d'épouvantables plaies.

Eymerich avait horreur de la foule. Il souleva son capuchon, comme s'il pouvait le protéger de la présence d'autrui, et prit une venelle étouffante et malodorante, creusée entre des mesures de bois. De nombreuses fenêtres barricadées donnaient à penser que, dans ce quartier, la mort noire avait frappé sans mesure et que la précaire tranquillité qui avait suivi l'épidémie n'avait pas permis un repeuplement complet. Du reste, arrivé au fond de la rue, il vit trois femmes qui, vêtues de la traditionnelle robe de soie brodée à la mauresque, dissimulaient leur visage derrière de petits masques de lin blanc. Souvenir de la tragédie survenue quatre ans auparavant, quand on considérait comme délétère jusqu'à l'air qu'on respirait.

Il passait tout près des inconnues lorsque l'une d'entre elles, contrevenant à toutes les convenances, lui toucha légèrement l'épaule. Eymerich, qui ne tolérait aucune espèce de contact, eut un sursaut involontaire. Mais quand il porta un regard courroucé sur les femmes, il les vit qui s'éloignaient déjà, inclinées et ricanant entre elles. L'une d'elles se tourna et montra vaguement le ciel. Puis elle disparut avec les autres au coin de la rue, laissant dans l'air le tintement d'un petit rire.

Eymerich haussa les épaules et se remit en route. Puis, distraitement, il leva les yeux, dans la direction indiquée par la femme. Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Au loin, au-dessus des tours de l'Aljaferia, une gigantesque forme féminine semblait planer. Elle était faite de nuages et de lumière, mais on la distinguait nettement. Un visage noble et sévère, une silhouette élancée enveloppée dans une tunique blanche, une main tendue pour tenir un instrument impossible à distinguer. Cela ne dura qu'un instant, puis la forme s'évanouit dans les poussières solaires.

Eymerich, le cœur battant la chamade, ouvrit et ferma plusieurs fois les paupières. En quelques instants à peine, il reprit une pleine maîtrise de lui-même, gâtée seulement par une indéfinissable sensation de malaise. À présent, le ciel était dégagé, et l'unique lueur dans l'air provenait des reflets du fleuve sur les rosaces et les croix métalliques des églises. Il abaissa encore un peu plus son capuchon et reprit sa route.

Il était convaincu de ne pas avoir rêvé. Ce visage fier, encadré de boucles très noires, se détachait de manière encore trop réaliste dans son esprit. Non, le phénomène ne pouvait être mis en doute. S'agissait-il de la Vierge du Pilar, dont la fête tombait une semaine plus tard? N'importe quel habitant de

Saragosse, ville très dévote envers la Madone, l'aurait cru ; mais son esprit, d'une logique qui effleurait parfois l'inhumain, refusait instinctivement une explication de ce genre.

Il avait vu certains de ses frères s'évanouir et assurer avoir aperçu des saints entourés d'une sphère de lumière, ou Jésus-Christ en personne. D'autres étaient tourmentés chaque nuit d'apparitions diaboliques, et justement pour cela s'était instaurée parmi les dominicains l'habitude de chanter le *Salve Regina* après complies. Mais jusqu'à ce moment, il lui avait été facile d'attribuer de semblables hallucinations à un style de vie d'une excessive rigueur, ou à des imaginations trop excitées par le mysticisme.

Cependant la femme qu'il avait vue n'était ni la Vierge Marie ni une créature diabolique. Pas plus que les jeunes femmes qui lui avaient annoncé l'apparition. Soudain, la ville lui apparut étrange, inquiétante. Il se souvint du père Agustín le mettant en garde contre les femmes de Saragosse. Il se demanda si ce n'était pas cet avertissement qui aurait donné forme à sa vision. Une rapide prière, prononcée mentalement, lui permit de reprendre contact avec la réalité. Mais ce visage...

Il parvint à la voie secondaire, surveillée par des groupes de soldats, qui conduisait à l'Aljaferia. À pas rapides, il la suivit, plongé dans ses pensées. Quand il fut en vue du soubassement de pierre sur lequel surgissait le château, une petite foule, qui se pressait devant le portail principal, attira son attention. Il reconnut son prieur, le maître chanteur et quelques gentils-hommes de la cour, mêlés à un groupe dense de ces serviteurs de haut rang appelés *criados*. Tout d'abord, il crut qu'ils se trouvaient réunis pour les obsèques du père Agustín. Ce fut seulement quand il se trouva à quelques pas d'eux qu'il s'aperçut que c'était lui-même qu'ils attendaient.

— Père Nicolas ! s'exclama le prieur en venant à sa rencontre, les bras ouverts, avec un sourire qui tirait les rides de son rugueux visage. C'est donc bien vrai, ce que m'a dit le doyen ?

— Et que vous a-t-il dit ? demanda Eymerich, sur la défensive.

— Que notre pauvre père de Torrelles vous a nommé son successeur. Que vous êtes le nouvel inquisiteur général du royaume !

— C'est vrai, se limita à répondre Eymerich. Il a laissé un testament.

Le vieux frère leva les mains et se tourna vers les présents :

— C'est donc vrai ! Quel honneur, pour mon prieuré ! Nicolas Eymerich est le nouvel inquisiteur d'Aragon !

Le chœur de compliments qui s'éleva ennuya Eymerich à un point qu'on ne saurait dire. Il se fraya un chemin parmi les présents en distribuant des sourires forcés et en répondant aux louanges par quelques phrases de circonstance. Arrivé à proximité du portail, il reconnut le capitaine de la garde qu'il avait envoyé explorer la galerie de la citerne la nuit précédente. L'homme lui adressait des signes.

Eymerich se débarrassa d'un *criado* particulièrement obséquieux et s'approcha de l'officier.

— Eh bien, qu'y a-t-il, capitaine ?

— Ce matin, je suis retourné à la citerne, répondit le militaire d'une voix haletante. J'ai trouvé le bébé.

— Quel bébé ?

— Vous vous souvenez, hier soir ? Le petit capuchon ?

— Oui. Et alors ?

— Sur la margelle du puits, il y avait le corps d'un bébé. Il avait la gorge tranchée.

Eymerich tressaillit.

— Mais que me dites-vous là ?

L'officier le regarda dans les yeux.

— Il y a pire. Ce n'est pas un corps normal. Vous n'allez pas en croire vos yeux.

Il poussa un profond soupir.

— Mon Dieu, je ne sais même pas comment le décrire.

L'inquisiteur fronça le sourcil.

— Montrez-moi le chemin.